

Luis Izcovich

## Savoir-faire avec *lalangue* \*

Le commentaire qui me revient concerne deux phrases situées dans la dernière leçon du séminaire, qui est une leçon très importante. C'est ce qui est confirmé par le fait qu'on lui consacre six séances de notre séminaire, comme Nadine Naïtali l'a évoqué la dernière fois.

Je commence par une question de méthode. Que l'on fasse référence ou pas au contexte dans lequel se situe une phrase, il est incontestable qu'on la commente en tenant compte du contexte. C'est ce que Lacan avance dans d'autres textes de la même période, ce que la phrase introduit de nouveau par rapport à l'ensemble du séminaire, par rapport à des thèses des séminaires précédents et finalement ce qu'on sait de la fin de son enseignement. Autrement dit, on commente en faisant un choix et il y a plusieurs accents possibles. Un des accents que j'ai choisi est de tenter de saisir ce que ces phrases apportent comme modification à ce qu'on peut espérer d'une analyse. Si c'est cet accent que j'ai choisi, c'est parce que je trouve que ce que Lacan introduit là modifie ce qu'il a pu dire auparavant à ce propos, et cela modifie aussi la façon dont, dans une analyse, on peut produire ce qu'on peut désigner comme des effets analytiques dans le réel.

Lacan lui-même, arrivant au terme du séminaire, fait le choix de l'accent, soit ce qu'il convient de retenir comme étant l'axe de son séminaire. Alors que ses commentaires sur l'amour sont décisifs, la question de la sexuation déterminante, il préfère souligner le savoir comme jouissance. Et c'est sur ce point qu'il décide de revenir.

\* Intervention faite à Paris le 21 février 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 26 juin 1973 du séminaire *Encore* allant de « Si j'ai dit que le langage » jusqu'à « au titre du langage » (Paris, Seuil, 1975, p. 126-127).

Posons donc un préalable : le savoir est le point pivot mais, dans l'introduction de la leçon, Lacan évoque plus précisément que son accent, c'est l'exercice du savoir comme jouissance.

L'ajout du terme d'« exercice » a son importance car, à partir de là, on pourrait, si on voulait tenir compte du travail de l'année, remanier le titre de notre séminaire et l'intituler : « Savoir-faire avec le savoir inconscient ». Car il est certain qu'à l'épistémique, soit à l'analyse comme didactique propre à toute analyse, doit se joindre la dimension de ce que Lacan articule comme crucial à partir de ce moment-là, soit le savoir-faire mais aussi, comme il le dit dans la « Lettre aux Italiens » au même moment, le savoir-être de l'analyste.

Ceci est important pour deux raisons. La première tient à ce qu'on peut considérer comme constant chez Lacan, c'est-à-dire invariable tout au long de son enseignement, c'est qu'une analyse qui touche à son terme dépend de la prise de position du sujet.

La deuxième raison tient au fait que c'est dans le savoir-faire qu'on peut déceler le savoir acquis par l'analyse mais qui reste incommunicable. La question est en effet de savoir comment capter ce qui existe comme élément de la langue qui la détermine mais qui ne s'articule pas. C'est par rapport à ces éléments épars qu'il a introduit le terme de *lalangue*, qui définit ces éléments épars. Maintenant, il s'agit de saisir quel usage un sujet fait de *lalangue* et quelle incidence peut avoir la pratique analytique sur cet usage.

De la *lalangue*, on peut isoler deux dimensions : il y a ce qui se répercute en savoir-faire et ce qui se capte par le langage. La question est que le langage est une solution, car un langage capte quelque chose, mais est aussi un problème.

Le langage résout quoi ? Il est une solution à l'inarticulable. C'est ce que veut dire que le langage est élaboration. Mais déjà le terme d'élaboration indique ce que le langage ne réussit pas, soit qu'il ne réussit pas complètement à articuler l'inarticulable. On pourrait donc dire que ce que Lacan apporte dans le commentaire qui me revient est qu'il y a une double faillite du langage. La première est indiquée par sa référence au discours scientifique. Il y a une faillite dans la transmission propre à ce discours, du fait qu'il néglige l'inconscient. La deuxième est inhérente au langage, car même à l'intérieur

du discours analytique, qui, lui, tient compte de l'inconscient, le langage s'avère impuissant.

Il y a donc une double objection à la communication et donc à la transmission, d'une part en raison de l'inconscient et d'autre part du fait du langage. Concernant le langage, il y a, comme on dit en anglais, un *gap*, un intervalle entre les éléments épars et ce qui se capte à des fins de communication. Si le langage permet l'usage d'une référence commune, et permet donc de communiquer – c'est cela la solution –, il n'en reste pas moins qu'il ne permet pas de capter *lalangue* et, en ce sens, cela reste d'un niveau qui est de l'ordre d'une élaboration.

Le terme même d'élaboration indique déjà un écart avec le réel. On pourrait penser qu'il indique la symbolisation du réel, donc un écart entre le symbolique et le réel, ou plutôt ce qui du réel peut passer au symbolique. Mais on s'aperçoit que, dans la phrase que je dois commenter, la proposition de Lacan montre un autre écart car il va minimiser la valeur du langage en introduisant la thèse du langage en tant qu'élucubration de savoir sur *lalangue*.

Poser l'élaboration faite par le langage comme de l'ordre d'une élucubration, c'est forcément rabattre le statut du langage d'une fonction symbolique – thèse soutenue par Lacan avec la notion d'une parole pleine – à une fonction imaginaire, et donc relativiser encore ce que la parole peut capter du réel de *lalangue*. Si *lalangue* est notre affaire à chacun, selon la proposition de Lacan, on peut déduire que notre affaire à nous, en tant qu'analystes, est de cerner un savoir qui ne soit pas d'élucubration.

Donc, on remarquera des conséquences bien précises pour la psychanalyse, elles entraînent un changement jusqu'à la conception qu'on peut se faire de l'association libre. La question est : à quelles conditions l'association libre pourrait-elle être autre chose qu'une élucubration ?

Autrement dit, à travers ces formulations, je trouve qu'il y a une différence claire avec les propositions de Freud. Car nous ne sommes plus là à la question des limites de la parole, à ce que la parole n'intègre pas. Cela, c'est le niveau qu'en effet Freud avait déjà introduit, la limite – au sens par exemple des limites de l'interprétation – qui indique le réel du symbolique.

À partir du langage comme élucubration de savoir sur *lalangue*, ce qui est posé est la dévaluation radicale de la parole, ce qui exige de repenser la psychanalyse, au moins si on choisit l'orientation de Lacan. Ce qui est touché, ce sont donc le statut de l'inconscient, le statut de l'interprétation et la finalité même de l'analyse.

Allons plus loin. Si dans cette leçon il est question du discours scientifique, Lacan n'adopte pas sa conception disons classique, soit comprise jusque-là, à savoir que le sujet pour la psychanalyse est le sujet en tant que forços par la science. Cette dernière conception suppose que la psychanalyse est la pratique consistant à donner la parole au sujet là où la parole est exclue. Mais ici, quand Lacan pose qu'à la base il y a ce qui de l'inconscient n'est pas à communiquer, il introduit une dimension nouvelle. Ce n'est pas suffisant de dire qu'il s'agit de donner la parole au sujet, il s'agit plutôt d'aller à l'encontre de ce qui ne s'élabore pas. Cela change, j'insiste, le statut même de l'association libre. Car si, par définition, *lalangue* ne sert pas au dialogue, il y a une nécessité à revoir la pratique de l'association libre comme moyen d'accès à l'inconscient.

Dès lors, cela a une incidence sur la question : que peut-on savoir du savoir inconscient ? Plus radicalement, cela a une incidence sur cette autre question : peut-on savoir quelque chose autrement que par le langage ? Car le langage est savoir mais condamné à tomber en désuétude, et soulève donc la question de ce qui reste du savoir et même à quoi sert le savoir. Cela ne permet pas de déduire que la production de savoir par le langage est à négliger. Mais il s'agit d'accéder pour l'analysant à un autre niveau, soit de faire l'expérience dans l'analyse que la production du savoir s'avère vaine quant au savoir-faire avec le réel. Cela ne fait pas de l'analyste un désabusé du savoir, plutôt il est analyste si on lui a fait sentir, dans son analyse, que l'essentiel de sa position tient à ce qui reste à savoir. Car ce que l'analyste lui fait sentir est qu'il y a un « tu peux savoir plus » que ce que tu peux dire avec le langage. La question devient donc : que peut-on savoir de ce qui échappe à l'élaboration sur l'inconscient ? Ce serait là le seul savoir qui ne soit pas d'élucubration. Ce serait un savoir sur la *lalangue*.

Ce serait quoi, un savoir sur *lalangue* qui ne soit pas d'élucubration ? Remarquons que Lacan donne une réponse car il pose que l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*. Dès lors la

question devient : comment peut-on accéder à un autre savoir-faire que celui déjà là à l'entrée en analyse ? La réponse se déduit dans ce que Lacan introduit ici, à savoir que, si le langage élabore, il ne suffit pas, il est essentiel de tenir compte de ce qui s'éprouve, soit les affects, à condition, ajoutons-nous, qu'ils relèvent du réel.

D'ailleurs, le renversement de Lacan concernant le statut du savoir dans ce séminaire l'amène à définir le savoir, non pas comme le signifiant qui répond à l'énigme du sujet, conception classique chez lui, mais, au contraire, comme le savoir qui est énigme. Le savoir énigme, c'est forcément un S1, c'est en quoi il y a renversement car avant il était S2, donc effet d'élaboration.

Cela veut-il dire qu'on n'attend plus d'une analyse la réponse à une énigme ? C'est certain qu'il y a une réponse apportée dans l'analyse et, en même temps, il y a ce qui reste comme énigme. D'ailleurs Lacan pose, dans cette leçon, que la jouissance de l'Autre a toujours un versant énigmatique mais aussi évoque que *lalangue* nous affecte et que ses effets sont des affects.

Comment ne pas tenir compte du fait qu'il y a une dimension imprévisible concernant le devenir des affects dans l'analyse et, en même temps, une dimension énigmatique concernant leur émergence dans la fin ? Si on admet la part d'énigme dans la jouissance de l'Autre, et même ce qui du savoir reste comme énigme, on doit conclure que le savoir-faire que Lacan introduit dans cette leçon est un savoir-faire avec la contingence.

Donc, se pose la question des affects. Il conviendrait de faire une distinction à l'intérieur des affects énigmatiques. Par définition, un affect énigmatique est indice du réel. Mais il y a des affects énigmatiques corrélés à l'Autre et des affects du réel mais sans Autre. Prenons l'angoisse, mais c'est aussi valable pour la colère et on pourrait élargir la série. L'angoisse est affect du réel, elle peut faire énigme sur ce qui l'engendre, mais son point d'origine, soit ce qui la suscite, c'est le désir de l'Autre. À l'opposé, les affects énigmatiques de fin ne trouvent pas leur point d'origine dans l'Autre. Ils correspondent donc à une véritable énigme dont la source et l'éprouvé sont du côté du sujet. Ils peuvent se mettre en évidence dans le transfert mais seulement dans la zone de l'analyse où l'on constate la chute du sujet supposé savoir. Ils peuvent aussi émerger après l'analyse. Ce qui est certain,

dans les deux cas, c'est qu'ils ne constituent pas un appel à l'interprétation. Le signe, c'est qu'ils objectent à toute prise par le signifiant de l'Autre. Ces affects énigmatiques relèvent de l'indéchiffrable.

Il se pose ici une question concernant les affects qui ne sont pas index du réel : en quoi seraient-ils déchiffrables car, par définition, ce qui est déchiffrable est de l'ordre du refoulé ? Autrement dit, la question est ce qui distingue la prise dans l'analyse des affects qui sont par définition trompeurs, de la prise des affects du réel. Il y a pour les affects trompeurs la nécessité de montrer en quoi ils sont affects d'aliénation. Donc, on interprète leur fonction qui est de faire exister l'Autre. Avec les affects du réel, on n'interprète pas. Néanmoins il s'agit de faire sentir à l'analysant, si c'est un affect de fin, qu'il ne s'agit pas d'un affect comme les autres. Le faire sentir, on le trouve, même si cela peut étonner, sous la plume de Lacan dans la « Note italienne » et cela comporte une dimension décisive. Et je crois que c'est par ce « faire sentir » que les affects de fin acquièrent le statut d'un savoir dans le réel, soit un éprouvé qui n'est pas mensonger. Par le langage-élucubration, on capte les effets imaginaires de *lalangue*. Par les affects de fin, on attrape les effets réels.

Je reviens à la question du savoir-faire. Le terme comporte une proximité avec le savoir-vivre et, en même temps, il s'en écarte. Car pour le savoir-vivre, comme on dit le savoir-vivre en société, il suffit d'appliquer les codes, le manuel de savoir se comporter. Le savoir-faire, nécessairement, tient compte de cette dimension mais intègre le savoir-faire avec la jouissance énigmatique, la sienne propre et celle de l'Autre. Et pour cela, il n'y a pas de manuel. C'est pourquoi j'avais parlé à l'occasion de ce qui s'invente dans une analyse. Ce qui s'invente n'est pas sur un fond d'inexistence, ce n'est pas pure invention, mais c'est une invention qui se fonde sur la marque de *lalangue*. C'est d'ailleurs d'autant plus une invention que, comme le dit Lacan, « ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage <sup>1</sup> ». Il y a donc toujours, même avant l'analyse, un savoir-faire propre au sujet car, comme l'indique Lacan, l'inconscient est un savoir-faire avec *lalangue*.

Ce qu'il reste à prouver, c'est comment une analyse change ce savoir-faire, en quoi il diffère de celui du début. Dire que cela dépasse

1. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 127.

de beaucoup le langage, c'est proposer encore autre chose que l'énonciation, ou le dire. Car l'énonciation et le dire ont en commun le fait qu'ils relèvent d'une déduction. Tandis que le savoir-faire n'est ni témoignage par la parole, ni ce qui guide les dits de quelqu'un. C'est – je m'avance avec cette formulation – un savoir sur le propre dire. En ce sens, c'est ce qu'on peut considérer comme étant le plus analytique des effets d'une analyse. Si on pose l'idée, je la pose en tout cas, que le savoir-faire change avec l'analyse, il faut par conséquent en tirer une autre conséquence, à savoir que l'analyse, c'est autre chose que de déchiffrer l'inconscient jusqu'à l'irréductible, soit jusqu'au réel du symbolique. Il y a donc un autre réel, qui n'est pas l'impossible logique mais qui est d'un autre niveau, c'est un savoir qui ne s'articule pas par le langage, indéchiffrable, mais qui constitue la véritable affaire de l'analyse. Pourquoi ? Parce que l'enjeu est de déterminer, à la fin du parcours, s'il s'est produit véritablement un virage concernant le savoir-faire.

Et cela implique de tenir compte de deux dimensions. La première est la façon dont le savoir-faire a été affecté par l'analyse, car c'est un fait qu'il y a des sujets auxquels l'analyse permet d'apercevoir en quoi consiste leur savoir-faire qui était en place avant même l'analyse. Pour d'autres, il y a ce qui change, soit il y a un savoir-faire nouveau. La deuxième dimension consiste à saisir en quoi cette affectation par l'analyse – en quoi consiste la véritable marque analytique – se traduit en un savoir-faire qui est forcément une conduite, mais pas prescrite par l'Autre.

Par conséquent, si on pose que le langage est élucubration, c'est parce qu'il n'accède pas au statut de savoir-faire avec *lalangue*. Cela tient à une raison fondamentale : c'est l'inconscient qui comporte un savoir-faire avec *lalangue*. Ceci ne permet pourtant pas d'opposer un savoir-faire de sortie d'analyse à un savoir-faire inexistant au départ. Ce qui définit l'inconscient est le savoir-faire avec *lalangue*, sauf que ce qui est attendu comme changement dans une analyse, c'est un autre savoir-faire. Cela implique que de ce savoir-faire, on ne peut pas rendre complètement compte, il dépasse ce qu'on en peut articuler.

Il faut remarquer deux conséquences majeures pour l'analyse. Du côté de l'analysant, il y a une impossibilité à parler de son savoir-faire. Même quand il tente de faire de la poésie, ce n'est pas plus

assuré que ce soit un indice du savoir-faire avec *lalangue*. Ce qu'il peut transmettre est différent de ce qu'il peut savoir. Mais plus essentiellement, la question se pose du côté de l'analyste et de ce qui fait effet dans son action, car rien n'assure que déchiffrer l'inconscient affecte le savoir-faire de l'inconscient. Dire qu'on déchiffre l'inconscient et que cela permettra un nouveau savoir-faire, c'est une supposition. Autrement dit, la question qui se pose est : à quelles conditions le déchiffrage ne tombe-t-il pas sous le coup de l'élucubration ?

Bien sûr, si on pose que l'inconscient est hypothèse, nécessairement le déchiffrage l'est aussi. Au fond, le déchiffrage est une mise en suspension du savoir articulé par l'analysant dans l'attente que se produise un nouveau savoir-faire. Cela dit, ce n'est pas pareil de déchiffrer avec l'idée de réduire la quête de sens jusqu'à obtenir son épuisement, que de déchiffrer dans la perspective de produire une différence radicale entre ce qui est de l'ordre du signifiant et ce qui constitue son soubassement, soit *lalangue*. Si on vise cet écart entre le signifiant et *lalangue*, si on radicalise cette différence, on a une chance de produire un dire qui ne se traduise pas en pure élucubration.

C'est d'ailleurs ce que Lacan va laisser comme programme à la fin de la leçon et je suis obligé d'anticiper la conclusion pour dire ce que je retiens comme proposition quant au problème de l'élucubration. C'est une solution qui implique le savoir-faire, les affects et l'impossible. Il pose en effet comme essentiel ce qu'il désigne comme « l'appréhension éprouvée de l'inexistence <sup>2</sup> ». Avec l'appréhension, le sujet se saisit, sait faire, il cerne, il prend position. Avec l'éprouvé, nous sommes dans ce qui est de l'ordre de l'affect. Avec l'inexistence, nous sommes dans la question d'avoir produit l'impossible.

Autrement dit, Lacan logiquement conclut sur ce à quoi doit nous mener une analyse : un savoir faire avec les affects mais sans recours à des enveloppes, à des écrans de discours qui cachent ce qui n'existe pas.

2. *Ibid.*, p. 132.